

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année scolaire 1931-1932 — N° 271

LA VIE PASTORALE

DANS LES

MONTS DORES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 25 Janvier 1932

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Georges BERTRAND

Né le 20 Février 1888 à CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme)



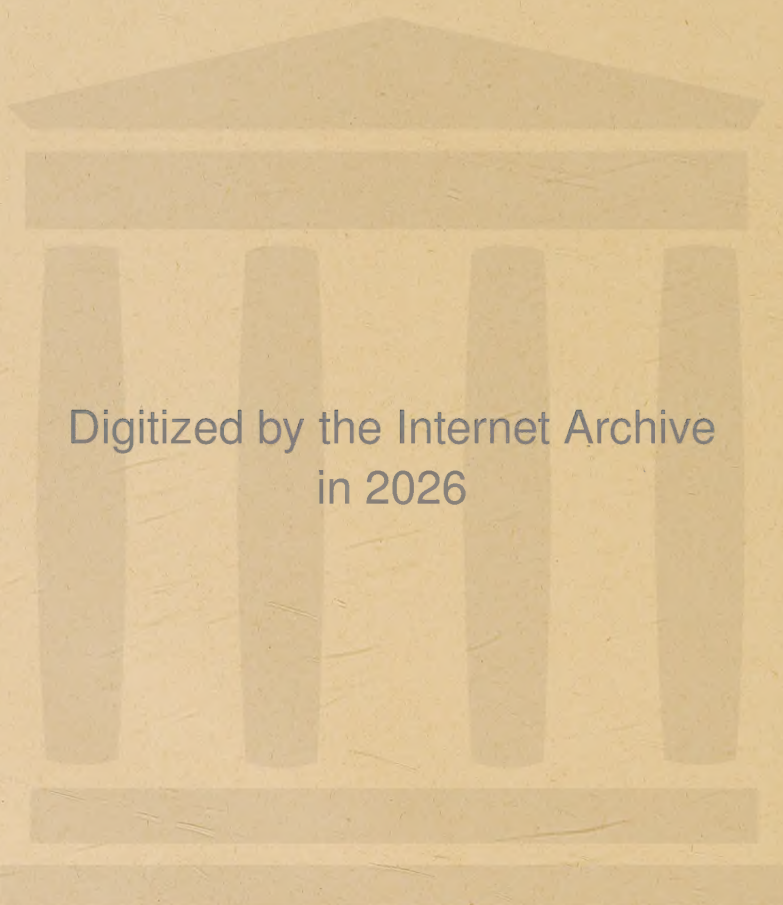
LYON

BOSC Frères, M. et L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

—
1932

LA VIE PASTORALE DANS LES MONTS DORES



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553610_0044

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année scolaire 1931-1932 — N° 271

LA VIE PASTORALE
DANS LES
MONTS DORES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 25 Janvier 1932

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Georges BERTRAND

Né le 20 Février 1888 à CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme)



LYON

BOSC Frères, M. et L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

—
1932

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Directeur..... **M. V. BALL.**

Directeur honoraire. **M. F.-X. LESBRE.**

Professeurs honoraires **M. ALFRED FAURE, ancien Directeur.**
M. CADÉAC.

PROFESSEURS

Physique et chimie médicale, Pharmacie, Toxicologie..	MM. X.
Botanique médicale et fourragère, Zoologie médicale, Parasitologie et Maladies parasitaires.....	MAROTEL
Anatomie descriptive des animaux domestiques, Téra- tologie, Extérieur	TAGAND. JUNG
Physiologie, Thérapeutique générale, Matière médicale	
Histologie et Embryologie, Anatomie pathologique, Inspection des denrées alimentaires et des établis- sements classés soumis au contrôle vétérinaire...	BALL
Pathologie médicale des Equidés et des Carnassiers, Clinique, Sémiologie et Propédeutique, Jurispru- dence vétérinaire	AUGER
Pathologie chirurgicale des Equidés et des Carnas- siers, Clinique, Anatomie chirurgicale, Médecine opératoire	DOUVILLE
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire. Clinique, Médecine opératoire, Obstétrique.....	CUNY
Pathologie générale et Microbiologie, Maladies micro- biennes et police sanitaire, Clinique.....	BASSET LETARD
Hygiène et Agronomie, Zootechnie et Economie rurale.	

PROFESSEUR AGRÉGÉ

Industrie et contrôle des produits d'origine animale.....	TAPERNOUX
---	-----------

CHEFS DE TRAVAUX

MM. COLLET, JEAN-BLAIN.



EXAMINATEURS DE LA THÈSE

Président : M. le Dr LATARJET, Professeur à la Faculté de Médecine,
Officier de la Légion d'Honneur.

Assesseurs : M. LETARD, Professeur à l'Ecole Vétérinaire.
M. L. JUNG, Professeur à l'Ecole Vétérinaire.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation ni improbation.

Je dédie ce travail

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

Dont la vie toute de labeur a été pour
moi un haut enseignement.

A MON EXCELLENT AMI MESTAS

Vétérinaire à Rochefort-Montagne

Qui m'a si souvent prodigué les con-
seils de sa vieille expérience.

A MES MAÎTRES DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LATARJET

Mes respectueux hommages pour le très grand honneur qu'il me fait en acceptant la présidence de cette thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LETARD

Mes remerciements les plus sincères pour l'accueil bienveillant qu'il m'a réservé, pour sa bonhomie souriante et le tact parfait dont il sait user pour faire accepter ses conseils.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR JUNG

Qui a bien voulu se souvenir de son camarade d'autrefois, l'expression de ma plus vive sympathie.

LA VIE PASTORALE DANS LES MONTS DORES

Introduction

Le touriste qui, pour la première fois, excursionne dans les Monts-Dores, découvre subitement au cours de sa promenade, des vaches rouges, blanches et rouges qui se trouvaient jusque-là cachées dans un vallonnement. A ses oreilles, arrivent de brefs commandements, des aboiements de chiens, des tintements de clochettes... C'est un troupeau à l'estivage.

De quelque côté que se porte son regard, le promeneur aperçoit de semblables troupeaux faisant tache sur le vert des pentes.

Il nous a paru intéressant d'étudier cette coutume, fort ancienne dans notre région, qui consiste à faire séjourner les animaux dans les montagnes, au cours de la belle saison.

Nous nous proposons de décrire ici, sans prétention, ce que nous avons vu ; de fournir simplement les renseignements que nous avons pu recueillir ; d'étudier les avantages que les animaux retirent de cette pratique et les inconvénients qui en résultent, notamment dans la propagation des maladies contagieuses.

Nous dirons enfin quelles sont les améliorations, qu'à notre sens, il conviendrait d'apporter à cet usage.

CHAPITRE PREMIER

Les monts Dores

I. — Géographie

Le massif des Monts-Dores s'élève au centre de la France, au sud-ouest du département du Puy-de-Dôme.

Il forme une masse volcanique de quarante kilomètres de diamètre, dont le plus haut sommet est le pic de Sancy (1.886 mètres).

Au nord, il touche à la chaîne des Dômes par le Puy de Compéret. A l'est, ce sont les monts du Livradois dont le sépare la plaine de la Limagne. Au sud, le Cézallier l'unit aux monts du Cantal. A l'ouest, s'étend le plateau de Millevaches.

Six cantons contribuent à former ce massif.

Le canton de Tauves, avec les communes de Tauves et Saint-Sauves.

Le canton de Latour-d'Auvergne, avec les communes de Latour, Chastreix, Saint-Donat et Picherande.

LE MASSIF DES MONTS DORES

LEGENDE

- Chefs-lieux de cantons
- Chefs-lieux de communes



Zone des pâturages



Le canton de Besse, avec les communes de Besse et Saint-Pierre-Colamine.

Le canton de Champeix, avec les communes de Murols et Chambon-sur-Lac.

Le canton de Saint-Amant-Tallende, avec les communes de Saulzet-le-Froid et Le Vernet-Sainte-Marguerite.

Enfin le canton de Rochefort-Montagne, avec les communes de Vernines, Orcival, Perpezat, Laqueuille, Murat-le-Quaire, La Bourboule et le Mont-Dore.

II. — Géologie

D'après Ph. Glangeaud, le massif des Monts-Dores comprend trois volcans réunis par leurs bases.

Au sud, le volcan du Sancy ; à l'est, le volcan de l'Aiguiller ; au nord, le volcan de La Banne-d'Oranches, ce dernier se trouvant nettement séparé par la vallée de la Dordogne, le ruisseau de Guéry, le lac de Guéry et le Sioulet de Rochefort.

Sur le flanc nord-est du Sancy se trouve le massif adventif.

Le soubassement est constitué par le granit, qui affleure dans les vallées ; il abonde à Saint-Nectaire, Cournols, La Bourboule, Saint-Sauves. Au sud, le gneiss domine, c'est le micaschiste au nord-ouest.

Aux temps secondaires, des agents d'érosion démantèlent le massif.

Aux temps tertiaires, le volcanisme entre en jeu. Le massif a des cimes de 2.500 mètres (Glangeaud). Des

neiges éternelles couvrent les sommets. Des glaciers se forment, créant des lacs, approfondissant les vallées, diminuant les sommets. Les glaciers disparus, les eaux ont continué de démantèlement qui dure encore.

Comme partout, les volcans ont fourni les matériaux d'apport : andésite, basalte, phonolithe et sinérite.

Les andésites se rencontrent un peu partout. Elles donnent une pierre de taille appréciée.

Le basalte est une pierre estimée pour les routes. Sur le flanc sud de La Banne-d'Ordanche, il existe une exploitation de basalte de grand importance : les carrières de Saint-Sauves.

La phonolithe se présente dans la vallée de Guéry en amas de roches. La sinérite constitue une grande partie des Monts-Dores.

Aux temps quaternaires, le feu central se manifeste de nouveau dans les Monts-Dores, en même temps que dans les Monts-Dômes ; il produit quelques volcans dont les cratères sont, en général, transformés en lacs. Tels sont les lacs de Servières, Moncynères, etc...

Quelle que soit la nature du sous-sol, on trouve partout une épaisse couche d'humus qui atteint en certains points jusqu'à un mètre cinquante de profondeur.

C'est ce qui fait la richesse de nos montagnes.

C'est le résultat de la décomposition des végétaux pendant les millénaires où les montagnes étaient couvertes de forêts profondes.

Pour s'installer, l'homme a dû combattre la forêt

envahissante, mais il a profité du lent travail des siècles ; il en profite encore.

A cet égard, il est piquant de constater qu'il existe aujourd'hui des hommes qui se disent amis des arbres et qui font tous leurs efforts pour reconstituer cette forêt, contre laquelle leurs ancêtres luttèrent si énergiquement. L'ennemie de jadis est devenue la grande alliée sur laquelle on compte pour se protéger contre la nature inclemente !

III. — Climat

Les Monts-Dores sont, par excellence, le domaine de tous les vents. Ils règnent sur nos montagnes en maîtres souverains. Ils accourent des quatre points de l'horizon, produisant les érosions éoliennes des crêtes. En hiver, c'est « l'échir » ; il nivelle la campagne, balaye les sommets, fait courir la neige, et l'accumule dans les dépressions, en formant les « congères » redoutées des voyageurs.

Les vents océaniques dominent pendant la période d'estivage. Ils sont gorgés d'humidité et soufflent souvent en rafale pendant plusieurs jours de suite. Pour se défendre, les animaux se rassemblent, baissent la tête et tournent le dos à la tempête. On peut voir encore dans certaines de nos montagnes des « reddhas » ou grandes claies mobiles destinées à protéger les animaux. Autrefois, ces « reddhas » étaient de

règle, et le bâtlier en changeait la position suivant la direction du vent.

Dans le massif des Monts-Dores, aux périodes de grande sécheresse, l'eau peut être rare dans les vallées, elle coule toujours en abondance sur les sommets. Elle ruisselle dans nos montagnes, et les animaux, même dans les régions les plus élevées, trouvent toujours de quoi satisfaire leur soif.

Les pluies et les neiges fournissent le plus gros appoint en donnant les eaux de « résurgence » ou eau de « lixiviation », mais il n'est pas douteux que les eaux « vierges » apportent un important contingent (Cany).

Les unes et les autres constituent les sources de toutes les rivières de la région qui alimentent deux bassins : celui de la Loire, par la Sioule et la Couze ; celui de la Gironde, par la Dordogne.

IV. — Flore

Luquet constate que le sol de nos montagnes est pauvre en chaux et en potasse, et riche en acide phosphorique et en azote. « Dans les terrains livrés à eux-mêmes où la nitrification est à peu près rendue impossible par la forte acidité du sol, le parage bien conduit se révèle comme un puissant moyen pour déterminer une production fourragère luxuriante ». Dans le tableau ci-dessous, Luquet indique les espèces le plus fréquemment rencontrées dans les pelouses parquées de La Banne-d'Ordanche.

Agrostis Capillaris.
Cynosurus Cristatus.
Plantago Lanceolata
Cerastium Cœspitosum.
Galium Verum.
Centaurea Jacea.
Dactylis Glomerata.

Trisetum Flavescens.
Trifolium Pratense.
Trifolium Repens.
Ranunculus Acer.
Avena Pubescens.
Phleum Pratense.
Leontodum Hispidus.

Stellaria graminea.
Chrysanthemum Leucanthemum.
Lotus corniculatus.
Achillea Millefolium.
Briza Media.
Agrostis Alba.
Gentiana Lutea.
Festuca Rubra.
Ranunculus Auricomus.
Potentilla Heptaphylla.
Dianthus Silvaticus.

Stachys Officinalis.
Anthoxanthum Odoratum.
Viola Sudetica.
Pimpinella Saxifraga.
Thymus Serpyllum.
Meum Athamanticum.
Campanula Rotundifolia.
Alchemilla Vulgaris.
Leontodum Autumnalis.
Conopodium denudatum.
Lolium perenne.

On trouve encore le *Carex Verna*, le *Genista pilosa*, l'*Hieracium pilosella* et surtout le *Nardus stricta*.

Ces dernières espèces abondent dans les montagnes abandonnées ou dans celles qui sont mal surveillées. Ells disparaissent au contraire si le parage est bien conduit, pour faire place aux papilionacées et graminées : Le *Trisetum flavescens*, le *Trifolium pratense*, le *Trifolium repens*, etc...

Pour Luquet, le défrichement suivi du semis permet de transformer et d'améliorer le caractère du terrain de la montagne. Dans cet ordre d'idées, on peut dire que l'exploitation de la gentiane, qui équivalait à un défonçage, lorsqu'elle a été suivie d'un sérieux nivelage, a été grandement profitable à la montagne.

CHAPITRE II

La "montagne" et les migrations

I. — Historique

Philippe Arbos, dans son ouvrage sur les Alpes françaises, constate que l'émigration existe depuis la plus haute antiquité.

Il en est fait mention dans le testament d'Allon, en 739. Au ^xⁱ^e et au ^{xii}^e siècles, les documents abondent. Au ^{xii}^e siècle, les formes d'exploitation et d'activité, sous lesquelles la vie pastorale se manifeste, ont déjà un caractère si bien déterminé et si original, qu'on peut induire, avec vraisemblance, qu'elles se perdent dans un lointain passé.

Nul doute qu'il en soit de même dans nos montagnes d'Auvergne.

Luquet, dans sa géographie botanique de l'Auvergne, dit que : « Dès les temps les plus reculés, les « hautes croupes de nos coulées basaltiques ont été

« occupées par l'homme et ses troupeaux ». D'après Marty, « c'est même au néolithique, donc longtemps avant les premiers travaux de dessèchements des marais de la Limagne que la vie pastorale a fait la conquête du Massif Mont-Dorien. L'étude des cases en pierres sèches du Chazaloux avait déjà conduit J.-B. Brouillet à dater du néolithique l'installation de l'homme sur les hautes régions de l'Auvergne ».

On croit généralement que les montagnes étaient, dès le début du Moyen-Age, propriété des seigneurs. Ceux-ci faisaient énergiquement respecter leurs droits.

Peu à peu les seigneurs ont cédé les montagnes à des collectivités, plus rarement à des particuliers.

Les concessions seigneuriales faisaient mention de réglementations sévères. Elles comportaient des droits importants, comme par exemple celui accordé aux montagnoux d'arrêter en période de sécheresse, le cours de tous les fils d'eaux et ruisseaux traversant la montagne, alors même qu'ils serviraient à l'exploitation d'un moulin ou d'une usine.

La Révolution, par la vente des biens nationaux, a achevé le mouvement en faisant passer les dernières montagnes aux mains d'acquéreurs particuliers.

Les propriétés collectives intéressent tous les habitants d'une même commune où, le plus souvent, d'une section de commune. Le séjour des animaux y est fixé d'une façon très étroite.

Le règlement de jouissance des Fraux et communaux des quatre villages de Bughes, La Roche, Verminis et le Tronc édicté par le Maire de Perpezat, le 1^{er} mars 1839, stipule « que chaque chef de famille ou tenant



Le buron de la Montagne de Coquelogne

« feu dans la section sera libre d'envoyer au pacage de
« ces communaux le nombre de bêtes à cornes qu'il
« hiverne de ses paille et foin récoltés dans la section.

« Tous les bestiaux qui pacageront dans cette par-
« tie des communaux devront y demeurer continuel-
« lement jours et nuits pendant la belle saison, suivre
« le même parcours, être sous la garde d'un pâtre
« commun et être tous renfermés la nuit dans un
« parc qui se composera d'autant de claies qu'il y
« aura de bêtes au pacage ».

II. — La vie à la montagne

En principe, « la montagne » est un pâturage situé entre 1.200 et 1.400 mètres d'altitude. Elle est d'étendue variable de 50 à 300 hectares, pouvant contenir de 50 jusqu'à 300 animaux. Elle porte un nom en général basé sur sa situation géographique : le Puy Merl, la Sanadoire, Compéret, Guéry, l'Aiguiller. D'autres fois elle tire son nom de particularités : les Razas, les Barbes Sèches, le Creux de Fontbomme, etc...

La montagne, habituellement, possède un buron, qui sert à loger le bâtlier et sa famille. Le buron est une construction basse aux murs épais, couverte en pierres ou en zinc, et comprenant une seule pièce. Un lit « wagon » est aménagé dans le fond ; sur l'un des côtés, une antique cheminée à crémaillère ; enfin, une table et des bancs. Rarement un plancher, quelquefois des dalles, mais le plus souvent de la terre battue. Parfois une trappe donne accès à la cave.

Fréquemment une petite écurie est contiguë. Elle sert à loger l'âne du bâtlier et, le cas échéant, les bêtes malades.

L'écurie peut être plus importante, et tous les animaux de la montagne peuvent y trouver place. C'est alors la ferme qui s'est transportée tout entière comme dans la « remue » des Alpes.

On rencontre également sur ces hauteurs l'exploitation elle-même, où gens et bêtes vivent l'année entière : « La clé du Lac », « Guéry », « Puy met » en sont des exemples. Là, à 1.300 mètres, bloqués par d'épaisses couches de neige, tous passent l'hiver dans l'isolement le plus complet. Le traîneau, le cheval lui-même sont quelquefois impossibles, et seul le ski, depuis quelques années, permet des relations avec l'extérieur.

En été, on fauche la pelouse qui fournit un foin apprécié. Malheureusement, à cette altitude, le fanage est toujours une grosse affaire. Des essais d'ensilage ont été tentés et, semble-t-il, avec succès. On s'est borné, jusqu'à présent, à maintenir le foin pressé à l'abri de l'air, et les résultats obtenus ont donné satisfaction. Les animaux mangent ce fourrage avec plaisir, et semblent se bien trouver de ce régime. La quantité de lait est elle-même augmentée. Il est certain que, dans l'avenir, le silo sera de plus en plus employé dans ces régions déshéritées.

Point de haies, point d'arbres pour séparer les montagnes les unes des autres. C'est quelquefois un fossé tracé à la charrue ou de simples rocs émergeant de distance en distance (bornes). Le propriétaire ne redoute point



La carosse est un lit clos, couvert, monté sur roues

les incursions du voisin. Il considère que l'immensité est pour lui une garantie suffisante.

De temps à autre, et plus souvent encore de nos jours, on rencontre des clôtures en fil de fer entourant de vastes espaces. Les animaux vivent là, en complète liberté, et ne sont vistés qu'une ou deux fois par semaine. L'économie est évidente. Point de bâtlier. Mais, en revanche, que de déboires ! Les animaux séjournent aux mêmes endroits, au grand détriment de la propriété qui ne reçoit que très irrégulièrement la fumure indispensable ; et puis, il arrive que le troupeau, pris de panique aux jours d'orage, rompe la frêle barrière et s'enfuie quelquefois fort loin dans la campagne, causant des dégâts aux cultures. Les animaux sont ramenés, mais souvent en piteux état.

La montagne possède à peu près toujours une « carrosse ». C'est un lit clos, couvert en chaume, en bois, en zinc, et monté sur deux roues. Un timon permet d'y atteler des vaches pour le déplacer. C'est la guérite de nuit du bâtlier. Les animaux se couchent autour, sous la protection et la surveillance de leur gardien.

On voit souvent dans les montagnes des fosses bien alignées, en général sur une seule rangée, quelquefois sur deux ou trois rangées. Ces fosses sont rectangulaires, elles ont six ou huit mètres de côté et présentent une seule ouverture creusée sur la même face. Parfois existe une fosse un peu plus grande, soit au centre de l'alignement, soit un peu à l'écart.

Ces fosses sont recouvertes d'un épais gazon. On y a trouvé des traces de cheminées grossières avec des fragments de bois calciné. Ces fosses remontent bien

loin dans l'histoire, mais les avis sont partagés en ce qui concerne leur utilisation. Les uns voient là un abri pour le bâtlier qui, chaque année, aurait creusé une fosse nouvelle. Pour d'autres, ce sont des vestiges de l'exode de populations chassées de leur habitat normal par des guerres, des révolutions, des invasions. Des villages entiers seraient venus sur ces hauteurs y chercher une protection.

III. — Le bâtlier

Le souverain maître de la montagne, c'est le bâtlier. C'est lui qui règle et dirige les évolutions du troupeau. C'est lui qui préside notamment à cet acte important qu'est la « beurra », c'est-à-dire l'abreuvement des animaux.

Le bâtlier est philosophe, son horizon est immense ; c'est l'ermite des hauteurs. Il ne reçoit point de journaux. Les grands problèmes sociaux ne l'inquiètent guère. Les changements de régime, les événements politiques le laissent indifférent. Il est sage, il est heureux. On le rémunère largement, de quatre à sept mille francs, suivant l'importance de la montagne, et bien souvent des dons en nature, pommes de terre, fromages, vêtements, chaussures..., viennent grossir son gage.

Le bâtlier ne possède pas de baromètre et, malgré cela, il prévoit le temps. Il sait que le soleil, qui se couche au milieu de nuages rouges, annonce le vent

et la pluie ; il sait que les oiseaux, qui volent bas, promettent la tempête.

Il a quelques prétentions en médecine vétérinaire ; pour lui, le sucre guérit les maladies de l'œil... ; les grenouilles et les toiles d'araignées constituent d'excellents hémostatiques ; un simple signe de croix le premier vendredi de la lune guérit infailliblement la teigne (endarles) ; l'arnica est souverain pour les blessures. Il est persuadé qu'une simple blessure à la partie antérieure du palais fait disparaître les verrues (fics). Il guérit l'urticaire (Takou) et le poil ératique (Poil) du porc.

Il est quelquefois rebouteux pour l'homme lui-même !

Le bâtlier possède dans son buron une réserve de sel, et il en a toujours sur lui une petite quantité dans une pochette de cuir. Le sel est un excellent moyen pour approcher les animaux. Les plus rétifs s'y laissent prendre. Une main tendue signifie, pour eux, distribution de sel. Ils font cercle et tendent le cou. Malheureusement la répartition est des plus irrégulières et bien des animaux ne goûtent presque jamais à ce condiment pourtant indispensable.

C'est une chose rare qu'un bon bâtlier, et les propriétaires de montagnes en connaissent le prix.

Plusieurs mois d'avance ils le recherchent, et tâchent de se le réserver. Il faut voir ces discussions où les uns et les autres s'affrontent en donnant libre cours à leur malice. Le propriétaire n'offre que peu à peu ce qu'il a l'intention de donner... il ajoute au dernier moment un tonneau de vin, garantit des étrennes... ; le

bâttier, lui, fait la sourde oreille... Il fait entendre qu'il a mieux ailleurs. La femme, les enfants se mêlent à la conversation, apportant des exigences nouvelles !

Et puis, les conventions les plus formellement établies ne sont jamais définitives. Il n'est pas rare, en effet, que le propriétaire apprenne, la veille de la montée, que son bâttier ne vient pas chez lui. Un voisin, mieux avisé, a fourni au dernier moment des arguments plus persuasifs ! La chose s'accompagne de cris et d'injures qui ne troublent personne. Le propriétaire part à la recherche d'un autre bâttier, à moins qu'il ne fasse revenir son homme sur son ultime résolution.

Le bâttier est accompagné d'un ou de plusieurs chiens, qui lui sont d'un grand secours.

Ce sont des animaux sans race, maigres, efflanqués, qui obéissent au geste et à la parole.

Parfois même, sans ordre reçu, ils font respecter la consigne une fois donnée et savent admirablement faire rentrer dans le bon chemin l'animal qui serait tenté de s'en écarter.

Il faut les voir à l'œuvre. De la voix, de la dent, ils persuadent le délinquant qu'il y a un règlement, et que ce règlement est obligatoire.

IV. — Diverses espèces de Montagnes

Les montagnes, au point de vue de leur utilisation, peuvent être classées en plusieurs catégories.

On peut voir des montagnes d'élevage proprement

dites qui sont les plus nombreuses, des montagnes « à graisse », et des montagnes « à lait ».

Les montagnes d'élevage reçoivent de jeunes animaux de 15 à 25 mois que l'on envoie sur les hauteurs pour y passer les mois d'été.

Les montagnes à graisse abritent et engraisent les animaux destinés à la boucherie. Ce sont des montagnes basses et plantureuses où les réformés de l'élevage trouvent une nourriture saine et abondante.

Enfin, sur les montagnes à lait, à la vérité peu nombreuses, sont conduites les vaches laitières.

Le lait est travaillé sur place pour la fabrication du fromage. Les vaches traites, le lait est apporté au buiron dans la « baste », vaste récipient en bois ; il est caillé à l'aide de présure (autrefois on se servait de la caïlette elle-même), puis, à l'aide du « mésadou » et de la « menolle », la pâte est préparée et placée dans des moules.

On fabrique ainsi plusieurs espèces de fromages : le Saint-Nectaire ou Murols, le fromage bleu de Laqueuille, et surtout la fourme au goût de noisette.

Cette dernière se présente sous la forme de gros cylindres pesant de 10 à 20 kilogrammes, et même jusqu'à 45 kilogs pour la fourme du Cantal. Elle se vend de 3 à 5 francs la livre. Le lait est riche au moment de l'estivage, aussi faut-il moins de 4 litres pour une livre de fromage. Ce revenu important est encore augmenté du résidu ou « petit lait », qui constitue la base de la nourriture des porcs.

Les divers fromages alimentent de nombreux marchés, qui se tiennent périodiquement aux abords des

montagnes. Ils sont fréquentés par des marchands qui se sont créés là des clientèles fidèles et anciennes.

Par endroits, le lait est traité à l'écrémeuse et produit un beurre estimé.

Quelques ménagères avisées fabriquent des fromages genre « petits suisses », des fromages à la crème, etc...

Certaines montagnes, par suite de leur situation, vendent leur lait directement. Autour du Mont-Dore, sur le plateau de Langle, on peut voir aux beaux jours des troupeaux de vaches vivre autour d'un simple buron. Deux fois par jour, le lait est descendu dans la ville, et le troupeau repart avec le dernier baigneur.

Les montagnes appartenant à des particuliers ne sont soumises, cela va sans dire, qu'aux règles édictées par le propriétaire.

Les propriétés collectives sont régies par des règlements sévères. L'ancienne règle des paille et foin n'est plus appliquée, et pour cause, la culture ayant à peu près disparu pour faire place à l'élevage. C'est actuellement deux, trois ou quatre animaux par feu qui peuvent être conduits à la montagne, le bénéficiaire restant maître soit d'envoyer ses animaux personnels, soit de céder son droit à de tierces personnes.

Les animaux peuvent être achetés dans de grandes foires, fort vivantes, qui se tiennent un peu partout, immédiatement avant la montée : à Orcival, Murat-le-Quaire, La Tour-d'Auvergne, Brion, Besse, etc... Les acheteurs sont nombreux, et les transactions se font après bien des discussions et de grands coups frappés dans les mains. Le marché se termine invariablement

dans le débit voisin après l'absorption de bouteilles de vin d'Auvergne.

Les animaux achetés au printemps sont revendus à l'automne. C'est alors une bourse d'un nouveau genre qui satisfait le goût de la spéculation, inné chez tous les hommes.

Les animaux sont achetés soit au comptant, soit à crédit, avec parfois des acomptes immédiats, le solde payable à la vente d'automne. Le bénéfice ou la perte par tête se chiffrent, à l'heure actuelle, par plusieurs centaines de francs.

Le prix de l'herbage est assez variable : de 80 à 150 francs selon l'âge de l'animal, la qualité et la situation de la montagne. Telle montagne, très accidentée, dangereuse, est peu appréciée et n'est jamais au complet malgré le prix très inférieur. Telle autre montagne, dont les prix sont élevés, refuse toujours des postulants.

V. — La montée pour l'estivage

La montée a lieu entre le 25 avril et le 20 mai. Quelques jours avant, le propriétaire ou le syndic de la montagne ont fait prévenir tous les usagers du jour de départ ; et ce jour-là, par petits groupes, les animaux sont dirigés vers la montagne.

Cela ne va pas sans cris, sans coups de bâtons appliqués aux animaux peu dociles ou en veine d'émancipation.

Les chiens courent le long du troupeau, replacent dans le rang les récalcitrants et les contraignent à l'obéissance.

On a rivé au cou de certaines bêtes les lourdes sonnailles ou les fines clochettes dont le bruit sera d'un grand secours les jours de brume.

Les animaux sont souvent marqués à la corne d'un signe, d'une lettre, d'un chiffre pour permettre de les mieux distinguer et identifier.

On les présente au bâtlier et à sa famille. Le bâtlier d'ordinaire est un physionomiste et s'y reconnaît à merveille dans ce déluge de rouge, de pie-rouge et de pie-noir. Il sait que cette « courte queue » est au fermier des Mouillards, que ces deux « mouchetées » viennent d'Olmont, que cette petite aux jambes fines est originaire de Fléchat.

Mais, les présentations faites, et après bien des recommandations, les propriétaires sont partis. C'est le moment le plus pénible pour le bâtlier ; les animaux ne se connaissent pas encore, ils sont dépayés, et tentent de s'échapper. Il faut de la vigilance, de bons chiens et de bonnes jambes.

La pluie, le brouillard, la neige parfois viennent compliquer les choses. Enfin, peu à peu, le soir vient et les animaux sont rassemblés autour du buron, autour de la carrosse et, sous une surveillance étroite, se couchent l'un après l'autre.

Au cours de la nuit, quelques mouvements de révolte, et tout est calme.



L'abreuvoir des animaux



Distribution du sel

Le matin, les animaux semblent inquiets, ils attendent la ration de fourrage habituel. Ils cherchent l'abreuvoir, mais bientôt ils goûtent l'herbe nouvelle qu'ils trouvent bonne, et se mettent à paître.

VI. — Le séjour à la montagne

Le troupeau continue sa vie régulière durant tout l'été. Le matin, le bâtlier conduit ses animaux en un point de la montagne où il les laisse manger.

Deux fois par jour il les mène boire, puis, le soir, les conduit auprès de la « carrosse », où ils demeurent jusqu'au matin.

L'abreuvement des animaux est une chose importante que surveille très attentivement le bâtlier consciencieux. Il est en effet indispensable que les animaux boivent à leur soif et qu'ils boivent tous. Il ne faut pas perdre de vue les faibles, les bêtes craintives que les autres peuvent empêcher de boire.

Le point d'eau dans la montagne a toujours été l'objet de la part du propriétaire de soins particuliers. C'est tantôt un important ruisseau où les animaux s'abreuvent directement, tantôt c'est un lac aux eaux claires et pures. Le plus souvent c'est une source qui a été captée, canalisée et dirigée dans de grands bacs, soit constitués par des troncs d'arbres évidés ou des madriers assemblés, soit en ciment armé.

Toujours, l'abreuvoir est décoré de petites croix de bois que des mains pieuses ont déposées là pour protéger les animaux.

Le lieu de parc est changé régulièrement de manière à fertiliser la montagne entière.

De temps à autre, les propriétaires viennent visiter leurs animaux pour se rendre compte de leur état. Ils font un brin de causerie avec le bâtlier, et lui laissent en partant un pourboire pour l'inciter à augmenter sa vigilance.

La vie du bâtlier s'écoule tranquille et monotone. Parfois, les hasards du voisinage font naître des idylles champêtres qui se poursuivent avec le ciel pour témoin.

Le bâtlier cultive, dans les points les mieux exposés, de petites parcelles de terre qui produisent chichement quelques choux étiés, quelques dures salades, quelques rares pommes de terre.

Il va, de loin en loin, aux provisions, et ramène sur son âne de ces gros pains de seigle dont la mie fragmentée est si bonne trempée dans du lait. Il a aussi, dans le fond du sac, une de ces immenses fourmes, douce ou forte, selon son goût, du lard salé, sans oublier, bien entendu, un important « bousset » de vin rouge.

Il faut le voir par mauvais temps chaussé de gros sabots, le bas de la jambe entouré de houseaux de paille « les garaudoux », pour se protéger contre l'herbe mouillée, le corps disparaissant sous l'ample « limousine », son bâton à la main, son chien à ses côtés, il laisse errer son regard mélancolique sur tout ce qui l'entoure.

VII. — La descente

Dès la fin septembre, les animaux quittent la montagne. Ce sont d'abord quelques individus que l'on conduit aux foires, puis des groupes de plus en plus nombreux. Si le temps n'est pas trop mauvais, la vie pastorale se poursuit pendant les premiers jours d'octobre. Mais le 15 octobre, au plus tard, on retire les derniers animaux, on attelle la « carrosse », on ferme le buron, et la montagne s'endort jusqu'au printemps suivant.

— — —

CHAPITRE III

Etude des animaux exploités à la Montagne

On rencontre, dans les montagnes, des moutons, des chevaux, mais surtout et presque exclusivement aujourd'hui des bovins.

Les moutons « Ravas d'Auvergne » étaient nombreux autrefois. Ils ont maintenant à peu près disparu. Il y a une trentaine d'années, la transhumance garnissait de nombreuses montagnes de moutons venant par étapes des départements du midi de la France. Cette coutume s'est éteinte. Quelques propriétaires ont récemment tenté, mais sans succès, d'introduire le mouton d'Algérie. Celui-ci supporte mal l'humidité, et se trouve être décimé par la terrible maladie du piétin.

Par endroits, certains villages réunissant leurs ovins, les confient à une même berger qui les conduit dans la montagne voisine, mais en général ces animaux rentrent le soir dans les exploitations.

De temps à autre, de timides essais ont été faits pour introduire l'espèce chevaline, mais toujours sur une petite échelle. C'est ainsi qu'à Guéry, le cheval a remplacé pendant une courte période le bovin, victime d'une épidémie de charbon symptomatique. De nos jours, on voit simplement quelques jeunes chevaux qui vivent avec le troupeau de bovins. C'est là un phénomène rare qui n'a aucune tendance à se généraliser. On doit s'en féliciter, car le cheval mangeant l'herbe des « fumades » ne peut que diminuer la fertilité des montagnes.

On peut dire que c'est l'espèce bovine représentée par 6 à 8.000 têtes qui est la seule à bénéficier des avantages de la vie pastorale dans les Monts-Dores.

Ce sont la race ferrandaise et la race de Salers qui constituent l'immense majorité du troupeau bovin.

La race ferrandaise est définie, ainsi qu'il suit, par l'arrêté préfectoral du 2 septembre 1905, organisant le Herd-Book départemental : pelage pie-rouge brique. Le chignon légèrement touffu, cornes blanches à extrémités foncées dirigées horizontalement, un peu en avant d'abord, puis contournées légèrement en arrière. Les muqueuses, le mufle, la peau qui borde les yeux, l'anus et la vulve doivent être de couleur rosée et sans taches noires, l'œil doit être grand, le regard vif, le fanon moyennement développé, la poitrine descendue un peu en avant, le bassin large, les membres courts, épais, bien d'aplomb, le pis carré étendu sous le ventre et les trayons volumineux.

Pitiot, dans son travail sur la race ferrandaise, fait très justement remarquer que certains sujets ferran-

dais, sont assez loin de réaliser ce type. En réalité, les ferrandais de « concours » sont rares, et dans nos montagnes on rencontre les sujets les plus divers comme formes et comme couleur.

Le caractère des muqueuses fait le plus souvent défaut, et les taches noires, malgré les efforts de la sélection, reparaissent obstinément.

Des ferrandaises de robe pie-noire se montrent dans certaines montagnes. Elles proviennent d'exploitations restées fidèles à ce type.

De nombreux éléments ferrandais sont issus de croisements, tantôt avec les races voisines, salers, limousines, etc..., tantôt avec des races étrangères que des marchands avisés introduisent de temps à autre.

La race montbéliarde devait tenter les marchands, à cause de sa ressemblance comme couleur avec la ferrandaise. Tout récemment, de nombreux individus montbéliards ont été amenés sur notre marché. Des propriétaires se sont empressés de les acheter, et souvent à de très hauts prix pour améliorer leur cheptel ; mais la montbéliarde dans notre région a besoin de grands soins, et ses produits, à la deuxième génération, n'ont plus aucun caractère de la race importée.

C'est le pays qui fait la race ; nos éleveurs l'avaient oublié ; ils sont maintenant convaincus de cette vérité première.

La race Salers est de grande taille, sa robe est uniformément acajou, sans tache blanche, les muqueuses sont rosées ou ivoire, les cornes sont fines de couleur blanche dirigées d'abord horizontalement en avant, puis se relevant pour se contourner en arrière s'ou-

vrant en forme de lyre, le bassin est développé, la queue bien attachée, les membres sont forts et d'aplomb. La mamelle est sphérique, volumineuse. La race est plus ancienne que la ferrandaise, aussi, les caractères du type se retrouvent-ils beaucoup plus fréquemment que dans cette dernière race.

On rencontre quelques représentants de la race Limousine, mais celle-ci apparaît surtout dans des croisements qui éclaircissent le rouge de la race ferrandaise. On peut voir enfin la race charollaise, la race tarine, etc...

Avantages de la pratique de l'estivage

Le principal avantage de la vie pastorale dans nos montagnes est, sans contredit, l'économie réalisée par le propriétaire. Il s'en remet au bâtlier pour la surveillance du bétail, et il peut diminuer l'étendue de ses pacages au profit de ses prés. Il lui est loisible de la sorte d'entretenir un plus grand nombre d'animaux pendant l'hiver, de les mieux nourrir, et surtout de se réserver une plus grande quantité de fourrage pour les printemps tardifs. Le procédé permet d'utiliser de vastes étendues qui, sans cela, resteraient à peu près improductives. Les années de sécheresse, les montagnes constituent des pâturages de secours pour les exploitations situées sur leurs confins. Alors que les pacages sont littéralement grillés par le soleil, les animaux trouvent sur les hauteurs une herbe, sinon de grande qualité, du moins abondante et fraîche.

Les animaux dans les montagnes vivent au grand air. Les jeunes en liberté continuent leur développement, améliorent leurs formes. Ils s'emplissent les poumons d'un air vivifiant et pur, qui les aidera, sans aucun doute, à mieux supporter la claustration hivernale.

Il existe dans les Alpes un procédé qui consiste à faucher les prairies hautes et à transporter le foin dans l'exploitation. Ces prés, jamais fumés, ne peuvent que s'appauvrir. Bien supérieur est le procédé de l'estivage qui permet de consommer l'herbe sur place, et de régénérer le gazon par la fumade.

Les inconvénients, les maladies

La vie pastorale dans nos montagnes ne va pas sans inconvénients.

Il en est qui intéressent l'animal lui-même en tant qu'individu, d'autres intéressent la collectivité et, non seulement les animaux de la montagne elle-même, mais encore ceux des régions voisines. Enfin, il en est qui intéressent l'avenir de la race.

C'est une obligation pour le propriétaire de la montagne de placer dans le troupeau un ou plusieurs taureaux. Le taureau féconde les génisses en liberté. Malheureusement, le mobile économique seul, le plus souvent, guide le propriétaire dans le choix de ce taureau. La race, la forme, le poids, l'âge même ne lui importent guère. Aussi peut-on voir très souvent dans nos montagnes un taureau étique avec un cornage



Les animaux s'éveillent

défectueux, une queue en crosse, une poitrine plate, des articulations grossières. Les produits se ressentent de ce géniteur déplorable et, comme il arrive que la vache se refuse à donner son lait si son veau n'est point présent à la traite, le propriétaire est tenu de conserver le jeune animal qui viendra grossir le nombre de ces sujets mal formés, mal typés que l'on voit trop souvent dans les exploitations de la région.

Il va sans dire que le propriétaire soucieux de ses animaux ne confie à la montagne que des bêtes pleines dont il a soigneusement surveillé la saillie.

La vie en commun, en liberté, provoque les blessures les plus diverses, dues aux coups de cornes, coups de pieds, morsures de chien, ainsi qu'aux fils de fer de clôture. On rencontre des ruptures des pectoraux des bêtes en rut, des arthrites du boulet et du jarret, des lésions des tendons, les fractures les plus variées : fracture de la queue avec parfois chute de l'extrémité, par sphacèle, fracture des os frontaux, évulsions de la corne, etc...

On peut trouver ces hémiplegies si caractéristiques dues à la compression du nerf facial avec le bout du nez tourné de côté, la langue hors de la bouche, l'oreille pendante, l'œil larmoyant, etc...

Toutefois ces divers accidents sont relativement rares. Contrairement à ce qui se passe dans l'espèce humaine, les animaux vivant ensemble sont calmes et entretiennent de bons rapports. Seuls les animaux introduits dans la montagne au cours de l'estivage ont à souffrir des autres. Aussi le propriétaire, qui connaît

ces inconvénients, se garde-t-il bien de manquer le jour de la montée.

On rencontre sur les animaux des montagnes toute la gamme des affections des voies respiratoires : angine, pleurite, bronchite, pneumonie, broncho-pneumonie. Le bâtlier appelle cela un « coup d'eau ». C'est en effet souvent l'ingestion de grande quantité d'eau froide qui provoque le refroidissement de l'organisme, ouvrant la porte à l'infection. Au fond, cette dénomination n'est point si ridicule. C'est la cause pour l'effet. N'avons-nous pas longuement décrit, dans nos manuels de pathologie chirurgicale, une affection appelée « clou de rue » ?

Le bâtlier opère lui-même une saignée à l'artère et aux veines coccygiennes et place une « cheville » au poitrail (antithermie et dérivation).

On peut voir encore des lymphangites simples, des lymphangites gangréneuses. Ces dernières simulent le charbon symptomatique. Elles sont redoutées du propriétaire qui les nomme la « loubade ». Et puis, cette maladie si curieuse appelée l' « araignée » ou encore le « souffle » et qui se traite victorieusement par des mouchetures des naseaux. Tout se passe comme si on avait affaire à une vaso-dilatation intense qui inonde littéralement le tissu conjonctif lâche. Les mouchetures, la saignée très légère provoquent la disparition des œdèmes aussi rapidement qu'ils ont apparu. De loin en loin, on constate quelques cas d'actinomycose linguale et surtout maxillaire, du tournis (bêtes lourdes), de la piraplasiose dont certaines formes ont des évolutions très rapides.

On trouve enfin des plaies d'été qui se généralisent parfois au point de couvrir entièrement l'animal.

Des maladies dites contagieuses ou à allure contagieuse frappent les animaux des montagnes : la tuberculose, la fièvre charbonneuse, le charbon symptomatique pour les premières ; l'avortement épizootique, les kératites contagieuses, l'entérite hémorragique pour les secondes.

Les tuberculeux sont nombreux dans nos montagnes ; mais, en raison de la vie au grand air, nous ne pensons pas qu'ils puissent être bien dangereux pour leurs voisins.

Pour certains de ces animaux, les brusques changements de température, l'humidité, la brume, transforment les lésions, et la tuberculose se généralise. Ramenés à l'étable, ces animaux ne tardent pas à succomber.

Pour d'autres, le soleil, l'air pur constituent un traitement idéal. C'est le sanatorium de nos animaux.

Le séjour dans les montagnes est certainement à recommander pour les tuberculeux, mais il faudrait prendre avec eux de grandes précautions. Il serait indispensable, notamment, d'abriter les malades pour les protéger des pluies, des chutes de neige, etc..., cela nécessiterait la tuberculation préalable, mais, dans ce but, il faudrait vaincre l'animosité que nos paysans manifestent contre cette intervention. Des gens sans scrupules entretiennent cette animosité et en profitent largement. Ils ont fait de la loi sur la tuberculose un épouvantail, et le service sanitaire a bien du mal pour remettre les choses au point. Et puis, le pay-

san n'aime point mettre les autres au courant de ses affaires ; aussi réclame-t-il une absolue discrétion. Or, la loi rend la déclaration obligatoire !

On peut dire que, grâce aux différents vaccins, le charbon symptomatique et la fièvre charbonneuse ont pratiquement disparu de la région.

De nos jours on enregistre encore des pertes, mais celles-ci sont de plus en plus rares et ce sont toujours des cas isolés.

Le propriétaire ou le syndic de la montagne sinistrée réclament immédiatement la vaccination des animaux qui restent et tout est terminé. Les cadavres, lorsque cela est possible, sont en général enlevés par l'équarrisseur, ou sont enfouis entre deux couches, soit de chaux vive, soit de fumier. La fosse est condamnée par des fils de fer ou par des plantations d'arbustes.

Avant la découverte des vaccins, il n'en était pas de même, et les vieilles gens se souviennent encore des hécatombes d'animaux que ces maladies déterminaient autrefois.

L'imagination populaire est encore frappée de ces anciennes histoires colportées, et le plus souvent d'ailleurs considérablement grossies.

On parle beaucoup, à la veillée, de ces charbons « blancs » ou « noirs » !..., et chaque fois que, dans l'exploitation, une maladie suraiguë détermine la mort rapide d'un animal, il y a toujours une « branche » ou une « pointe » de charbon ! Malgré les conférences, les articles de journaux, les idées de nos paysans sur la bactériologie ne sont pas très nettes. On en voit une preuve également dans la manie qu'ils ont d'attribuer

aux vaccins des méfaits imaginaires : telle vache vaccinée a eu des mammites ! telle autre a avorté ! telle autre a eu de la diarrhée ! telle autre s'est fracturé la jambe !

Nous avons dit que les cadavres étaient détruits. Il n'en est pas toujours ainsi. Il arrive, et peut-être plus souvent qu'on ne le pense, que le cadavre, soumis à un simulacre de saignée, soit débité et livré à la consommation. Les quartiers de viande sont promenés de village en village, de porte en porte, et chacun fait son emplette.

Des ménagères donnent quelquefois cette viande aux chiens ou la détruisent, et c'est alors une forme d'assurance mutuelle contre la mortalité du bétail, mais bien souvent la viande est consommée par toute la maisonnée et, il faut bien le dire, sans produire de désordres appréciables.

Il n'en va pas de même pour celui qui prépare et débite l'animal. Tout le monde se souvient ici de la tragédie de la région de Saint-Donat (au printemps 1928) où deux hommes, pères de famille, trouvèrent la mort. Tous les consommateurs ressentirent alors des troubles divers pour le plus grand bien du pharmacien qui vendit des quantités industrielles de « dépuratifs ».

Les deux charbons existent quelquefois simultanément dans la même montagne, mais en général sont séparés.

Le charbon symptomatique sévit un peu partout, surtout dans les régions de Laqueuille, Murat, Le

Quaire, Perpezat, Orcival, Vernines. La fièvre charbonneuse est cantonnée dans les régions de Besse et Latour-d'Auvergne.

De toutes les maladies qui atteignent les animaux des montagnes, c'est sans contredit la fièvre aphteuse qui est la plus grave et la plus fréquente ; c'est une des raisons pour lesquelles la fièvre aphteuse semble exister dans notre pays à l'état endémique.

Au cours de l'estivage les propriétaires vont voir leurs animaux. Ils les palpent, les manient pour se rendre compte de leur état. Si la maladie existe dans l'exploitation, le germe peut être transporté, et le troupeau entier se contamine.

Inversement, si la maladie existe dans la montagne, le propriétaire infecte de la même manière son exploitation.

Des animaux, au cours de l'estivage, peuvent être conduits dans des foires. Là, ils peuvent se trouver en contact avec des malades. Invendus, ils peuvent être reconduits dans la montagne, et infecter le troupeau.

Enfin, si la maladie se déclare au terme de la saison, les premières neiges chassent les animaux qui apportent la maladie dans les diverses exploitations.

D'ordinaire la fièvre aphteuse est relativement bénigne. On enregistre bien quelques pertes mais peu fréquentes, surtout si l'on considère le nombre des sujets atteints.

Toutefois les lésions des pieds sont bien gênantes. Dans la montagne, les animaux sont toujours en mouvement, ils doivent se déplacer pour trouver leur sub-

sistance, et ceci aggrave la situation. On voit des arthrites du pied, du boulet, qui immobilisent complètement les patients. Les animaux maigrissent et conservent parfois des lésions définitives. D'autre part, des graviers peuvent se loger entre la corne nouvelle et celle qui tombe, déterminant de très longues claudications.

En disparaissant, la maladie peut laisser des abcès froids plus ou moins importants, en des points les plus divers.

La présence du taureau dans la montagne détermine au premier chef la propagation de l'avortement épi-zootique.

Une seule vache atteinte et la maladie s'étend rapidement sur tout le troupeau. Aussi, les génisses ou les vaches, qui descendent des montagnes, avortent fréquemment et transmettent la maladie à leurs voisines d'écurie.

L'avortement sévit alors avec son cortège habituel, la non-délivrance, les arthrites, la stérilité.

Nous savons que le taureau n'est pas le seul responsable, et que la maladie se propage par d'autres voies, mais nous estimons que la suppression radicale du taureau dans la montagne déterminerait une régression de cette infection. On pourrait également généraliser les examens du sang, et écarter toute bête réagissante. Mais les prises de sang qui doivent se répéter sont dispendieuses, et les résultats des examens n'ont pas toujours la précision nécessaire.

On voit, et toujours dans les mêmes montagnes, une maladie grave appelée « fleur de sang », qui est une

entérite hémorragique. Elle est caractérisée par la présence de sang dans les matières fécales. La quantité de sang varie beaucoup. Ce sont quelquefois de simples caillots coiffant les matières fécales, d'autres fois, c'est une véritable hémorragie intestinale et le sang s'écoule en abondance.

La gravité de la maladie n'est, en aucune façon, fonction de la quantité de sang évacuée. Le malade peut fort bien mourir en quelques heures avec seulement de petits caillots et, d'autre part, nous avons vu des animaux guérir, et assez rapidement, après une hémorragie importante.

La maladie s'accompagne ou non de diarrhée, mais, si la diarrhée existe, elle se poursuit longtemps après la guérison, et quelquefois même ne disparaît jamais.

La maladie fait son apparition au début de l'estivage, et sévit avec une plus grande intensité les années pluvieuses. Elle est beaucoup plus grave chez les mâles que chez les femelles, et n'atteint en général que les animaux jeunes jusqu'à deux ans.

Cinq à dix jours après le début de l'affection apparaissent parfois des crises nerveuses simulant l'épilepsie, mais sans évacuation. Cette complication entraîne habituellement la mort.

Pour Moussu, il s'agit là soit d'une psorospermose, soit d'une coccidiose intestinale. Certains verraient là une forme de piroplasmose.

On signale, par places, dans nos montagnes, des accidents oculaires d'allure manifestement contagieuse et cela, en dehors des filaires dont la présence est rarement constatée.

La cornée devient laiteuse, hémorragique, avec parfois des sphacèles. Les lésions régressent en général, et disparaissent en laissant des taches plus ou moins importantes. Mais il se peut que la lésion soit définitive, l'animal devient alors borgne ou même aveugle.

CHAPITRE IV

Les améliorations au régime pastoral

Ainsi, la vie pastorale n'est point parfaite, et des améliorations pourraient, croyons-nous, y être apportées.

Le taureau, puisque sa présence dans la montagne est considérée par beaucoup comme indispensable, devrait être l'objet, de la part de personnalités compétentes, d'un examen attentif et d'une sélection rigoureuse.

A ce point de vue, nous estimons regrettable que soit toujours en suspens la loi réglementant la monte publique des taureaux. Cette réglementation favoriserait beaucoup les progrès dans la production du lait et de la viande. La castration obligatoire ou la préparation précoce pour la boucherie seraient le lot des refusés.

L'étalon est bien soumis, dans l'espèce chevaline, à une surveillance étroite. Nous ne voyons pas pourquoi il n'en serait pas de même dans l'espèce bovine.

Nous savons bien que, pour l'espèce chevaline, le

propriétaire est libre de conserver un étalon chez lui et de lui faire saillir ses juments comme bon lui semble. Mais en fait, du moins dans notre région, il n'use pas de cette faculté, et se trouve trop heureux de s'adresser aux étalons de l'Etat, qui sont pour lui une garantie de la perfection du produit.

Il importerait également de sélectionner les femelles, et d'interdire l'accès des montagnes aux malingres, aux débilitées, qui ne peuvent résister aux rigueurs du climat, particulièrement dur au début de l'estivage.

Bien entendu, les animaux devraient être vaccinés contre les maladies pour lesquelles il existe un vaccin efficace ; et cela, aussi bien pour éviter les pertes immédiates que pour empêcher dans l'avenir le retour de la maladie.

Depuis longtemps, la question du sel dans la montagne a fait l'objet des préoccupations des usagers. Luquet note « que l'importance de la vie pastorale « dans les Monts-Dores au xv^e siècle se traduit, par « la nécessité d'avoir du sel en abondance et à bon « marché. En 1453, une grande partie de la province « d'Auvergne se rédime à prix d'argent de la gabelle. « A cette date l'Auvergne reçoit, par le grenier à « sel de Maringues, 600.000 muids de sel et, jusqu'à « la Révolution, les hautes montagnes d'Auvergne à « pacages jouissent du franc-salé ».

Le privilège du franc-salé subsiste encore de nos jours. Tout le monde connaît ici le sel rouge sur lequel l'Etat a fait à peu près abandon de tout droit, et dont la consommation augmente sans cesse.

Le sel devrait être donné à tous les animaux des

montagnes, et en quantité suffisante. Une excellente manière consisterait à mettre à la disposition des animaux quelques-uns de ces blocs de sel comprimé, que l'on trouve dans le commerce. Les animaux prendraient, de la sorte, tout le sel qui leur serait nécessaire, et le gaspillage serait évité.

On sait qu'une montagne surpeuplée est infailliblement vouée à la stérilité. De plus les animaux mal nourris maigrissent et deviennent indociles. Il y aurait lieu de surveiller étroitement le nombre des locataires de la montagne, et de ne jamais tolérer d'excédent.

Les précautions les plus sérieuses devraient être prises en cas de pertes. La méthode qui consiste dans l'enlèvement du cadavre par l'équarrisseur est, sans contredit, la meilleure. Mais le clos d'équarrissage est souvent fort loin, et l'accès de la montagne bien difficile. Il y aurait lieu de prévoir un cimetière et d'en interdire l'approche.

Pourquoi ne pas améliorer la situation du bâttier lui-même ? La vie rude des montagnes n'est pas des plus agréables ; aussi, le nombre des bâttiens va sans cesse en diminuant. Déjà le propriétaire s'adresse parfois à des individus peu appropriés à ce genre de travail. Les animaux en souffrent, la montagne périlite.

Sanson, parlant des montagnes d'Auvergne, décrivait le buron : une construction en terre et sous terre, où logent le bâttier et sa famille, et où quelquefois on fabrique le fromage.

Les burons de cette sorte ont disparu et ont fait place à des constructions un peu moins rudimentaires. Mais il n'est pas rare encore de voir des burons sans fenêtre,

aux murs épais de pierre et de terre à demi-croûlants, au sol boueux, pourvus d'un lit infect, de mauvais tabourets boîteux et d'une table branlante. La cheminée tire mal, les yeux pleurent, il faut ouvrir la porte... Le buron devrait être gai. Il devrait avoir deux pièces, l'une pour dormir, l'autre pour manger ; des fenêtres, une bonne cheminée, ou mieux, un petit poêle, un sol dallé ou cimenté, un mobilier propre et confortable. Un appareil de T. S. F. lui-même n'y serait pas déplacé.

Enfin, le buron devrait être protégé contre le mauvais temps par un rideau d'arbres.

Le bois est rare, son transport difficile, et le bâtlier est souvent contraint de manger froid. Mais, dans les montagnes, les tourbières abondent, et la tourbe est un excellent combustible. Pourquoi n'en généraliserait-on point l'emploi ? Le bâtlier en retirerait grand avantage.

La propreté n'est pas en honneur dans la montagne. Le fromage et le beurre s'en ressentent. Il y aurait, sous ce rapport, beaucoup à faire. Mais sans doute l'amélioration du buron apporterait un remède à cet état de choses. Ce serait tout profit pour le consommateur.

L'étable devrait être plus vaste, et devrait pouvoir contenir tous les animaux malades. Son sol devrait être uni pour en faciliter le nettoyage.

La montagne, nous l'avons dit, se trouve entre 1.200 et 1.400 mètres d'altitude, mais au-dessus il y a d'immenses espaces qui restent encore improductifs. Ces hautes régions sont couvertes de plantes à la vérité peu

digestives. On y trouve la *calluna vulgaris*, le *vaccinium myrtillus* aux fruits délicieux, la gentiane qui a fait l'objet d'une exploitation intensive, et surtout le *nardus stricta* ou « poil de bouc ». Mais il ne serait pas impossible de transformer tout cela. M. Luquet note que « grâce au parcage judicieusement conduit, « le montagnard détruit les mauvaises espèces, et, « sans que le pâturage soit interrompu, transforme « des surfaces presque stériles en pelouses florissantes ».

Par des drainages, des irrigations et surtout par l'usage du parc, en exécutant des semis dans les fumades, on pourrait améliorer la montagne entière.

Enfin autour du buron on devrait, en des endroits choisis, transformer en prairies une partie de la montagne. Cela permettrait de constituer une petite réserve de fourrage si utile pour les animaux malades.

Conclusions

L'estivage dans le cadre splendide des Monts-Dores, survivance des rites anciens de la vie pastorale, est à protéger et à conserver. Il est une source de richesse, contribue à augmenter notre cheptel, et surtout à lui donner cette rusticité qui lui est indispensable pour vivre dans notre pays. Mais, pour qu'on en puisse tirer le maximum d'avantages, des améliorations devraient être apportées :

- a)* Choix plus judicieux et plus sévère des géniteurs mâles ;
- b)* Vaccinations contre les maladies contagieuses ;
- c)* Distribution plus régulière du sel ;
- d)* Surveillance attentive du nombre et de l'état des animaux ;
- e)* Enlèvement ou destruction complète des cadavres ;
- f)* Education du bâtlier ;
- g)* Transformation du buron, hygiène..., usage de la tourbe, écurie plus grande ;
- h)* Usage plus étendu et mieux compris du parc..., drainage..., semis ;

i) Aménagement de la partie supérieure des montagnes.

Enfin, cette antique coutume apporte de l'animation dans les solitudes de la montagne ; elle dispose de l'agrément au promeneur, lui offrant les visions les plus pittoresques et les plus saisissantes.

Rien de plus beau, en effet, que cet instant matinal où le troupeau s'éveille sous les premiers rayons du soleil illuminant les crêtes, tandis que les vallées sont encore noyées dans la brume épaisse et mouvante. Les burons font des taches blanches, les zincs des toits et les vitres projettent des étincelles et les montagnes majestueuses se reflètent dans l'eau pure et transparente des lacs.

Vu : *Le Directeur*
de l'Ecole Vétérinaire de Lyon,
V. BALL.

Le Professeur
de l'Ecole Vétérinaire,
LETARD.

Vu : *Le Doyen,*
JEAN LÉPINE.

Le Président de la Thèse,
LATARJET.

Vu et permis d'imprimer

Lyon, le 20 Décembre 1931.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
A. LIRONDELLE

Bibliographie

- ARBOS (Ph.). — La vie pastorale dans les Alpes françaises. 1922, Paris.
- CANY (Docteur G.), GLANGEAUD (Ph.), EUSEBIC (A.). — Le Baigneur et le touriste à la Bourboule. 1922, Delaunay, Clermont-Ferrand.
- HERIBAUD (Frère Joseph). — Histoire naturelle de l'Auvergne. Flore. 1896, Clermont-Ferrand.
- Flore d'Auvergne. 1915, Paris.
- LUQUET (H.). — Essai sur la géographie botanique de l'Auvergne. 1926, Brulhiard, Saint-Dizier.
- PITOT (V.). — Etude sur la race bovine ferrandaise. 1928, Delaunay, Clermont-Ferrand.
- POURRAT (H.). — Gaspard des Montagnes. 1922, Paris.
- VAZEILLE (M.). — Mise en vigueur du plateau de Millevaches. 1917, Ussel.
-

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Chapitre Premier. — <i>Les Monts Dore</i>	9
Géographie	9
Géologie	11
Climat	13
Flore	15
Chapitre II. — « <i>La Montagne</i> » et les Migrations	17
Historique	17
La vie à la montagne	20
Le « bâtlier »	24
Diverses espèces de montagnes	26
La montée pour l'estivage	29
Le séjour, la descente	32
Chapitre III. — <i>Etude des animaux exploités à la montagne</i>	35
Les avantages zootechniques de la pratique de l'estivage	38
Les inconvénients, les maladies	39
Chapitre IV. — <i>Les améliorations au régime pastoral</i>	51
Conclusions	57
Index bibliographique	59
Table des matières	61



BOSC FRÈRES, M. & L. RIOU

00 00 IMPRIMEURS - ÉDITEURS 00 00

42, QUAI GAILLETON, 42 00

00 00 00 00 LYON 00 00 00 00



